

Péché originel. Naissance de l'homme sauvé. Anne Fortin, professeur de théologie à l'Université Laval de Québec nous offre ici la recension de ce livre qui ose porter un regard renouvelé et intéressé sur une question de dogme délicate et controversée.

En ouverture de ce cahier, un long article sur une de ces figures discrètes et oubliées du Nouveau Testament : Anne, la Prophétesse, fille de Phanouel. Philippe Lefebvre, qui a travaillé avec l'équipe chargée de publier la traduction française de la Bible grecque des Septante, procède ici à un travail de lecture original et d'autant plus prometteur qu'il renoue avec l'ancienne tradition de lecture des Pères. Comment une figure du Nouveau Testament – si discrète soit-elle – convie à un immense voyage au fil des écrits du Premier Testament, parmi ; les figures qui de récits en poèmes se posent, se reprennent, se reposent et se reforment ; parmi les signifiants de la langue hébraïque et de la langue grecque, toutes les deux croisées ensemble dans l'héritage que les chrétiens ont reçu d'Israël ; parmi les lignées qui de génération en génération redistribuent sans cesse la place du fils attendu, trouvé, perdu et retrouvé ? Une telle lecture ne se met pas en quête de déceler l'intention d'un auteur subtil qui à dessein aurait caché ses clefs d'interprétation dans un puzzle éparpillé à travers l'Ancien Testament. Mais plutôt elle s'appuie sur un donné de tradition que l'exégèse moderne a toujours eu de la peine à intégrer à sa propre recherche : sur la clôture du canon, cet acte qui – quelle qu'en soit l'instance performatrice – délimite en un ensemble littéraire les corpus des deux Testaments, les ordonne l'un à l'autre et ouvre ainsi l'espace d'un parcours infini où chaque figure, chaque trait signifiant reçoit sa place et son poids de sa possible mise en rapport avec l'ensemble qu'a précisément constitué comme tel l'acte de clôture. Alors, avec rigueur et sans jamais avoir achevé son travail, l'attention peut se porter sur ce qui est venu là s'écrire, à sa juste place et en son ordre dans la succession des deux Testaments.

ANNE DE LA TRIBU D'ASHER

Le bonheur d'une femme

(Lc 2, 36-38)

Philippe LEFEBVRE (Rennes) analyse les données concernant la figure d'Anne, la Prophétesse, qui "surgit" au commencement de l'Évangile de Luc. Il interprète ces données en reparcourant un grand nombre de passages de l'Ancien Testament qui servent moins de clefs de lecture au texte de Luc qu'ils ne sont indicateurs d'une attente figurativement signifiée que l'Évangile reprend en charge et renoue autour de la naissance de Jésus.

Pour Viviane de Montalembert

Comment les deux premiers chapitres de Lc parlent-ils de la naissance de Jésus ? Assurément "de bien des manières". Ils constituent comme une ouverture qui orchestre tout un ensemble de personnages chargés de faire le lien entre "l'Un et l'Autre Testament" et de laisser voir déjà que l'enfant Jésus est celui qu'Israël peut reconnaître comme sa "gloire" (Lc 2, 32). Parmi ces figures très riches, il y a Anne, la prophétesse, de la tribu d'Asher¹⁾.

1) Par souci de clarté, j'emploierai dans cet article la translittération de l'hébreu, Asher, et non la translittération grecque Aser qui pourrait paraître plus indiquée dans un commentaire du NT. Mais comme je ferai référence à l'AT hébraïque, que cette forme soit une fois pour toutes adoptée. L'abréviation BA désignera les volumes de la Bible d'Alexandrie.

Je propose en ces pages de lire quelques-unes des données concernant Anne. Je voudrais montrer que les trois versets qui font surgir soudain sa belle stature (Lc 2, 36-38) ont une surabondante pertinence dans l'économie générale de Lc 1-2. D'ordinaire, on s'attache peu à cette petite péripécie qui semble venir en plus des récits "importants". On s'intéresse à tel "détail" particulier (par exemple : d'après la formulation lucanienne, faut-il comprendre qu'Anne a quatre-vingt-quatre ans ou qu'elle a vécu quatre-vingt-quatre ans de veuvage ?)⁽²⁾, ou bien on met la vieille femme -et à juste titre- en relation avec Siméon, qui serait en quelque manière son faire-valoir masculin⁽³⁾. L. Panier, dans un ouvrage par ailleurs extrêmement dense et précis⁽⁴⁾, ne lui accorde qu'un bref développement. J. Fitzmyer⁽⁵⁾ laisse à l'état de constat étonné son commentaire sur la péripécie d'Anne : qu'est-ce qu'une prophétesse fait au temple ? Comment cela est-il possible ? Pourquoi signaler son appartenance à la tribu d'Asher, précision qui, pour lui, demeure surprenante ?

Mon outillage théorique sera très réduit, et ma démarche empirique. Le cadre général en est celui que Fr. Martin a défini récemment en reprenant les concepts de Greimas⁽⁶⁾ : "Le Nouveau Testament, tout écrit qu'il est,

2) Parmi plusieurs articles sur ce point, voir J. K. Elliott, "Anna's age (Luke 2, 36-37)", *Novum Testamentum* XXX, 1988, pp. 100-102.

3) R. Bauckham ("Anna of the Tribe of Asher", *R.B.* 1997/2, pp. 161-191) a donné récemment une interprétation intéressante de l'appariement de Siméon et d'Anne : elle n'illustre pas seulement le souci de Lc de mettre sans cesse en parallèle l'homme et la femme dans l'œuvre du salut (cf en Lc, Jésus ressuscite un jeune homme -Lc 7, 11-17- et une jeune fille -Lc 8, 40-56), mais aussi le mouvement centrifuge et centripète par rapport au temple : Siméon, habitant de Jérusalem, voit en Jésus la lumière des nations; Anne, Galiléenne d'origine et peut-être issue de milieux d'exilés, recentre sur Jérusalem l'espérance du peuple (p. 185).

4) *La naissance du fils de Dieu. Sémiotique et théologie discursive. Lecture de Luc 1-2*, Cerf, *Cogitatio Fidei* 162, 1991, p. 263.

5) J. Fitzmyer, *The Gospel according to Luke, I-IX*, The Anchor Bible 28, 1981, p. 431. Même étonnement chez R. E. Brown, *The Birth of the Messiah* (New York, Doubleday, 1993, p. 441). Le P. Lagrange (*Évangile selon Luc*, Gabalda, 1921, p. 91), soucieux de rendre plausible la présence d'Anne au temple, en a donné une évocation touchante : "Anne s'était arrangé un petit logis, probablement une simple couchette dans un réduit quelconque du Hiéron".

6) Fr. Martin, *Pour une théologie de la lettre. L'inspiration des Écritures*, *Cogitatio Fidei* 196, Cerf, 1996, p. 112.

n'est plus vraiment un 'texte' comme l'est l'Ancien : il est le résultat produit par la mise en œuvre de cette capacité interprétative nouvelle qui autorise désormais à passer de la *manifestation textuelle* qu'est le premier Testament à l'*immanence* de sa signification". Je m'intéresserai à quelques éléments de la carte de visite d'Anne : elle est femme, veuve, prophétesse, fille de Phanouel, de la tribu d'Asher. Une démarche typologique faite à partir de ces informations choisies permet, me semble-t-il, "un certain parcours de connaissance"⁽⁷⁾ qui soulève un peu du "voile" que le premier Testament avait jeté sur ces termes et ces thèmes.

1. INTRODUCTION : ANNE, LA CHAIR ET LA CHARNIÈRE

Anne, un des premiers témoins de Jésus, surgit à la jointure de l'Ancien et du Nouveau. Elle atteste que l'enfant amené au temple est celui qui donne sens et unité à l'ensemble du temps et de l'écrit. Les versets concernant Anne sont aussi une façon, à l'orée du texte évangélique, d'affirmer la "compétence interprétative"⁽⁸⁾ de celui-ci. Anne est habitée par une parole, celle, prophétique, qui annonçait un fils; elle apparaît et s'efface pour laisser désormais la place aux apôtres qui témoigneront que cette parole est accomplie⁽⁹⁾. Sa propre parole, mais plus encore sa présence de témoin, rend possible le lien entre ces deux modes de parole et aide à centrer les Écritures sur leur sujet qui est Jésus. Anne est une des personnes en ce début de Lc qui atteste qu'entre la parole annoncée et la parole accomplie, il y a la parole incarnée, le corps d'un petit d'homme.

Quels sont les liens qu'Anne, telle qu'elle est présentée, entretient avec l'AT ? Et pourquoi est-il important que ces liens apparaissent ici ? Telle est la question que nous poserons pas à pas pour chaque élément de la présentation de la vieille prophétesse. Cette question renvoie à un premier mouvement, "vertical", qui manifeste l'enracinement d'Anne dans un monde, dans une histoire, évoqués dans l'AT.

Un autre mouvement, "horizontal" cette fois, tisse de multiples rapports entre Anne et les autres personnages de Lc 1-2. Comment la présentation

7) Ibid.

8) Fr. Martin, op. cit., p. 114.

9) Je fais ici allusion à la distinction qu'établit Fr. Martin entre "l'écriture apostolique" (op. cit., pp. 363-412) et "l'écriture prophétique" (pp. 413-435).

d'Anne, dans les trois versets qui lui sont consacrés, s'inscrit-elle dans l'économie du début de Lc ? Que vient-elle nous montrer de spécifique ?

Je m'occuperai surtout des relations de la vieille prophétesse avec les femmes de ces chapitres liminaires. Il convient en effet de noter d'emblée qu'avec Anne ce sont trois femmes qui apparaissent autour des berceaux de Jean et de Jésus; elles forment le chœur de celles qui parlent et qui chantent, dans la pure tradition d'Israël, qu'illustrèrent par exemple Myriam et ses compagnes quand elles entonnèrent un chant de louange après le passage de la Mer Rouge. Anne est aussi l'annonciatrice de Jésus auprès de "ceux qui attendaient la délivrance de Jérusalem" (Lc 2, 38). Elle s'inscrit dans la lignée des femmes "visionnaires", parmi lesquelles se signale son homonyme, Anne, mère de Samuel, le premier être humain dans l'AT qui parle du messie, qui prononce ce mot, en une annonce mystérieuse (1 S 2, 10)⁽¹⁰⁾.

Notre prophétesse annonce également les femmes messagères de la résurrection de Jésus, les "apôtres des apôtres". Dans l'évangile de Lc, c'est à nouveau un "chœur" de trois femmes qui est particulièrement mentionné : Marie la Magdaléenne, Jeanne et Marie, (mère) de Jacques" (Lc 24, 10). La seconde, Jeanne, *Jo-Anna*, est en fait une autre Anne (le nom étant dans ce cas théophore).

La vieille Anne s'affirme comme un personnage intégré dans les récits de natiuités qui inaugurent Lc, mais aussi comme une des femmes de la porte, qui permet à sa façon la circulation de l'ancien et du nouveau, en un mouvement puissant et harmonieux. Comme Dame de la porte, Anne échappe aussi à toute interprétation ultime : on peut dire beaucoup sur elle, sur son "immersion" réussie dans les récits de natiuité, et pourtant elle conserve une part irréductible; elle est au seuil de l'interprétation et d'un ailleurs qui ne requiert pas nécessairement d'être interprété. Elle est là, tout d'un coup surgie, aussitôt disparue, comme certains personnages de contes, mystérieuse mère-grand ou fée marraine, qui introduit dans la trame serrée du texte la brèche d'un secret fait pour nous échapper. "Nous aimons cet

10) Concernant les messies Saül et David, c'est par un chant que les femmes d'Israël montrent qu'elles ont perçu la rivalité qui pointe entre les deux dès le début de leur histoire commune (1 S 18, 6-8). Ce refrain plein de pertinence devient un leit-motif (1 S 21, 12; 29, 5).

être solitaire et détaché pour sa solitude même, pour ses capacités de glisser"⁽¹¹⁾.

2. ANNE, LA PROPHÉTESSE : L'ESPRIT ET LA PAROLE

"Il y avait Anne, une prophétesse".

Les noms ont une importance particulière en ce début de Lc. Le nom de Jean, par exemple, fait l'objet d'une dramatisation. On attend que l'enfant s'appelle "Zacharie", comme son père, et ce sera Jean, selon la volonté de l'ange Gabriel, rendue publique par ses parents. Le nom de Jésus est lui aussi donné d'en haut, par l'ange Gabriel; il est aussitôt mis en relation avec un autre nom qui sera conféré à l'enfant, celui de "Fils du Très Haut" (Lc 1, 32). Les noms seront donnés à des individus particuliers, mais ils ont une profondeur historique qui intègre la personne dans un temps plus vaste qu'elle. Jean vient interrompre une succession de Zacharie : son nom fait date, brise une continuité, marque une nouveauté dans la suite des événements. Le nom de Jésus relance l'histoire de "David, son père" (Lc 1, 32), en désignant un descendant que l'on attendait pour siéger sur l'antique trône royal⁽¹²⁾.

Dans ce contexte, le nom d'Anne mérite une attention particulière. Pour un lecteur hébraïsant, Anne, c'est la Gracieuse ou simplement Grâce. Le nom de la vieille prophétesse s'harmonise avec la salutation de l'ange Gabriel à Marie : "Salut, pleine de grâce" (Lc 1, 28), qui ajoute : "Tu as trouvé grâce auprès de Dieu" (v. 30). Toutes ces expressions jouent en grec sur la racine exprimant la grâce (*charis*). Anne est aussi le correspondant féminin du nom de Jean, et l'assonance est sensible, même en grec, entre *Anna* et *Ioannès*⁽¹³⁾. Il y a donc un rapport également entre Anne et Élisabeth, dont le fils est "Dieu fait grâce", en plus du fait qu'Anne et

11) P. Péju, *La petite fille dans la forêt des contes*, Robert Laffont, Paris, 1981, p. 85 (phrase à propos du personnage de Boucle-d'Or).

12) La succession de David en 1 R 1 est, dans son ultime épisode, la mention d'un nom (Adonias ou Salomon) que l'on demande au vieux roi. L'histoire semble s'être embourbée : le nom du successeur la fera enfin repartir (cf en particulier 1 R 1, 20, la demande de Bethsabée à David : "pour que tu *dises qui* s'assiéra sur le trône").

13) Elle est renforcée, comme on l'a dit plus haut, par le fait qu'il existe aussi une *Ioanna* en Lc 24, 10.

Élisabeth représentent toutes deux la figure de la femme âgée. Ceci relève d'un travail d'écriture que nous trouverons sans cesse : l'étroite union, finement mais fermement manifestée, entre les trois femmes des commencements.

Parce que le nom fait plonger dans l'histoire, Anne peut aussi être mise en rapport avec Anne, la mère de Samuel. Cette référence est d'autant plus frappante, souligne R. Bauckham, que la mère du prophète est la seule femme de l'AT hébraïque à porter ce nom⁽¹⁴⁾. Il n'y a pas que le nom qui les rapproche, mais aussi leur situation liminaire à toutes deux. La femme d'Elqana apparaît au tout début de 1 S. C'est elle qui annonce en un cantique inspiré qu'il y aura un jour un roi messie en Israël, à une époque où l'on ne parle encore ni de roi ni de messie (1 S 2, 10). Anne, mère de Samuel, a longtemps attendu un enfant, et celui qu'elle annonce, le roi messie à venir, ne sera pas son fils ou un membre de sa postérité; il y a un décrochement analogue dans ce que vit Anne, comme nous le préciserons plus loin : elle ne se glorifie pas d'un de ses descendants. Mais elle est une femme qui attend, puisque sa parole s'adapte "à ceux qui attendent la délivrance" (Lc 2, 38), elle témoigne qu'un enfant qui n'est pas le sien apporte cette délivrance. Puisque le cantique d'Anne, mère de Samuel, est une des sources du *Magnificat* que chante Marie, comme cela a été maintes fois dit, on a à nouveau ici un rapport complexe à l'AT.

1) Par son chant initial (1 S 2, 1-10), Anne, mère de Samuel, est un des types de Marie, celle qui chante au commencement (Lc 1, 46-55), celle qui est la mère d'un roi messie (Lc 1, 33 : "Il sera roi... Et de son règne il n'y aura pas de fin"; Lc 2, 11 : "un sauveur qui est Christ Seigneur"). Il y a accomplissement de ce que l'antique Anne avait prophétisé.

2) Par son nom et sa place à l'orée de l'histoire des rois messies d'Israël dont elle est la première à parler, Anne, mère de Samuel, se rapproche d'Anne, la prophétesse, qui "parlait de l'enfant" à ceux qui étaient présents.

3) Par sa situation de femme longtemps stérile, qui enfantera finalement un fils promis à une haute destinée, elle se rapproche d'Élisabeth. D'autre

14) R. Bauckham, op. cit., p. 178. Nous verrons, toujours à la lumière de cet article, qu'il existe une Anne dans un des "romans grecs de l'AT", selon le mot de A. J. Festugière : Anne, l'épouse de Tobit.

part, la prophétesse Anne est évoquée selon la même expression qui est employée pour Zacharie et Élisabeth en Lc 1, 7 : elle est "avancée en des jours nombreux" (Lc 2, 36). L'expression vient de la présentation d'Abraham et de Sara en Gn⁽¹⁵⁾.

L'héritage spirituel d'Anne, mère de Samuel, qui vit le jour du messie avant même qu'un roi soit explicitement demandé (cela n'aura lieu qu'en 1 S 8), est donc repris, répercuté, par trois femmes que bien des liens unissent.

Cette inter-relation est importante sur le plan de la langue elle-même. Lc manifeste un rapport bilingue à l'AT (hébreu et grec) que nous trouverons encore avec la mention "fille de Phanouel". L'évangile ne prend pas parti exclusivement pour l'une ou l'autre langue. Que le lecteur sache que le nom d'Anne se réfère en hébreu à la grâce, cela lui fait apparaître le réseau de sens qui unit Anne à la "pleine de grâce". Qu'il l'ignore, ce réseau n'est cependant pas lettre morte. On peut trouver le lien entre Anne et Marie par leur commune référence à Anne, mère de Samuel, femme des commencements, annonciatrice, inspirée, etc. Le texte lucanien travaille donc en ces chapitres à tisser les liens de façon si serrée que l'éventuelle perte d'un élément d'ordre linguistique en un endroit puisse être compensé ailleurs par d'autres moyens (sémantique, structurel, typologique, phonétique...)⁽¹⁶⁾.

Anne est une prophétesse. Elle reprend par ce rôle la tradition des femmes inspirées de l'AT. La première des femmes ainsi qualifiées est Myriam, sœur de Moïse et d'Aaron, en Ex 15, 20. Le nom de Myriam est translittéré en *Mariam* dans la traduction des Septante (LXX). À nouveau, un lien tripartite apparaît avec les femmes de Lc 1-2.

1) Par sa qualité de prophétesse, et de première prophétesse mentionnée dans l'AT, Myriam trouve une contrepartie en Anne, la vieille prophétesse mentionnée au tout début de l'évangile.

15) Gn 18, 11 : "Abraham et Sara étaient vieux, avancés en jours". Cf aussi Gn 24, 1, même expression appliquée à Abraham seul.

16) En cela encore, la péripécie d'Anne est située sur un seuil, celui de la rencontre entre langue hébraïque et langue grecque, rencontre que la LXX a déjà grandement consommée.

2) Par son nom, elle peut être rapprochée de Marie, son homonyme (*Mariam* dans le NT), qui comme le faisait Myriam entonne un chant d'exultation.

3) Enfin, par sa qualité de sœur d'Aaron, elle trouve en Élisabeth une héritière, elle qui était issue "des filles d'Aaron" (Lc 1, 5).

Nouvelle postérité spirituelle et charnelle accomplie par le chœur des trois femmes.

Parce qu'elle est prophétesse, Anne est femme de l'Esprit qui inspire ses regards (elle voit ce qu'il faut voir) et ses paroles (elle loue Dieu et parle de l'enfant). En cela, elle se trouve dans la même mouvance qu'Élisabeth qui "fut remplie d'Esprit Saint et cria d'une voix forte" (Lc 1, 41-42), et que Marie qui fit une expérience intense de ce même Esprit venu sur elle (Lc 1, 35).

L'Esprit est celui qui fait parler et fait reconnaître la vérité des paroles dites par Dieu. Avec discernement, Anne sait qu'il lui faut parler (*lalein*) de l'enfant amené au temple. Élisabeth, alors que son mari, le prêtre Zacharie, est momentanément sourd et muet, assure la continuité de la parole dans la famille : c'est elle qui la première publie que son fils s'appellera Jean (Lc 1, 60). C'est elle qui, auparavant, accueille en Marie "celle qui a cru qu'il y aurait un accomplissement à ce qui lui avait été dit (*lalein*) de la part du Seigneur". Marie, prolongeant les paroles de sa parenté, parle elle aussi dans son cantique, soulignant que Dieu agit comme il l'avait dit (*lalein*) à nos pères" (Lc 1, 55).

Chacune manifeste un rapport spécifique à l'Esprit et à la parole. Anne possède le ministère de prophétie; elle vit une vie qui l'a rendue experte dans la reconnaissance de l'action de Dieu. Anne, c'est la méditative du temple qui sait démêler de la multiplicité des faits ce qui vient de Dieu. Élisabeth, c'est le témoin. Remplie de l'Esprit, elle fait ce que fera son fils au moment même où celui-ci se manifeste en bondissant dans son ventre : elle a des paroles de précurseur en appelant la bénédiction sur Marie et sur son enfant. À elle est réservée ce privilège d'être le premier être humain en Lc qui qualifie l'enfant de Marie : "le fruit de ton ventre"⁽¹⁷⁾. De même

17) Il n'y a auparavant que l'ange qui ait parlé de l'enfant en le qualifiant de "Fils", "grand", "Fils du Très Haut"... Même l'introduction de l'évangile (Lc 1, 1-4) ne dit encore rien sur le personnage central qui en sera l'objet.

qu'Anne, mère de Samuel, est le premier humain à prononcer le nom de *messie* dans l'AT, de même Élisabeth présente l'enfant à venir par cette expression qui, ici encore, joint l'AT et le NT⁽¹⁸⁾. Quant à Marie, elle est la demeure même de l'Esprit : "L'Esprit Saint viendra sur toi et la puissance du Très Haut te prendra sous son ombre" (Lc 1, 34). Marie est le tabernacle, la nouvelle arche qui portait les paroles de Dieu, et que Dieu prenait sous son ombre⁽¹⁹⁾.

C'est là d'ailleurs un autre domaine sémantique qui relie les femmes et qu'il conviendrait d'explorer de manière plus détaillée : Marie est un sanctuaire que Dieu couvre de son ombre comme il le faisait pour les lieux saints inaugurés en Israël (en particulier : Ex 40, 35). Élisabeth a un lien "professionnel" au temple : elle appartient à la famille des desservants du temple et son époux y tient sa place. Anne y demeure "nuit et jour". Par ces trois femmes, l'idée du temple apparaît sous diverses modalités. Le temple est le lieu saint, matériel, où l'on peut vivre et attendre (Anne)⁽²⁰⁾. C'est aussi un "horizon spirituel" d'Israël, un "lieu de mémoire" qu'une longue tradition de liturgie et de sacrifice rend vivant même quand on ne s'y trouve pas physiquement (Élisabeth). C'est enfin une réalité nouvelle, incarnée par le corps du croyant, de celui ou de celle qui porte en soi la

18) L'expression "fruit du ventre" apparaît pour la première fois en Gn 30, 2. Rachel, la stérile, veut à toute force des enfants. Jacob, son époux, souligne que c'est Dieu qui lui a refusé "le fruit du ventre". Il serait intéressant d'étudier la typologie de Rachel et Léa en Élisabeth et Marie. Chacune des deux femmes du NT semble tour à tour l'une et l'autre. Le texte élabore un accomplissement complexe et multiforme.

19) Cf Ex 40, 35 : Dieu "étendait son ombre" (le verbe est repris en Lc 1, 35) sur le sanctuaire du désert enfin achevé. Voir la note *ad hoc* de BA 2, p. 377. En cette occurrence, le grec "ajoute" l'idée d'ombre, tout en offrant une très bonne traduction de l'hébreu. Cette idée n'est pourtant pas absente de l'hébreu; ainsi, par exemple, le constructeur du tabernacle est Besaléel (Ex 31, 2) dont le nom signifie "Ombre de Dieu". Ce Besaléel est fils d'Ouri (en hébreu : "Ma lumière"), de la tribu de Juda.

20) C'est un autre lien entre Anne, mère de Samuel, et Anne, la prophétesse : chacune fait au lieu central du temple une expérience centrale. La femme stérile y demande un fils; la prophétesse y reconnaît l'arrivée du fils qu'elle attend. En grec, on peut être sensible aux sonorités apparentées : Silo est translittéré *Sélôm* et forme une allitération avec *Ierousalèm*.

Parole. Cette triple présentation offre un exemple des différents sens de l'Écriture que l'interprétation chrétienne déploiera⁽²¹⁾.

3. ANNE, FILLE DE PHANOUEL : LA QUÊTE DE LA FACE

Anne est fille de Phanouel. Ce nom ne nous emmène pas d'abord chez un homme qui serait son père, mais vers un lieu⁽²²⁾. Anne est d'ailleurs définie par le lieu qu'elle occupe : le temple qu'elle ne quitte jamais, "servant Dieu jour et nuit" (Lc 2, 37). *Phanouel*, c'est en effet la translittération grecque de *Penouel*, le lieu ainsi baptisé par Jacob, près du gué du Yaboq, où il a vu "la face de Dieu" (c'est ce que signifie *Penouel*; Gn 32, 31-32)⁽²³⁾. Elle est fille de cette expérience fondatrice : la quête de la Sainte Face, telle que l'ancêtre, le patriarche Jacob (mentionné par l'ange Gabriel en Lc 1, 33), l'a faite de manière si intense. Si l'héritage spirituel de

21) Il y a sans cesse un double mouvement : la dispersion sur plusieurs personnages du NT d'un même élément de l'AT et la récapitulation sur un même personnage du NT de plusieurs éléments de l'AT. Cela peut illustrer un propos de Fr. Martin (op. cit., p. 339) : "Le Nouveau Testament se propose de reprendre la lettre de l'Ancien : il y observe alors ce double travail de multiplication et de condensation que celle-ci opère sur les figures. Il explore et préserve ainsi le dispositif figuratif des Écritures plutôt que d'en rechercher le sens perdu". Les pages suivantes évoquent l'accumulation des figures sur un espace restreint qui débouche, sur le corps et sa présence, "quand l'heure est venue" (p. 341. Je pense en lisant cette expression à ce que dit Lc 2, 38 concernant le surgissement d'Anne : "Survenant à ce moment même").

22) Même si je reconnais avec Bauckham (op. cit., p. 180) que Phanouel peut parfaitement être un anthroponyme, comme il l'est du reste à plusieurs reprises dans l'AT (1 Chr 4, 4; 1 Chr 8, 25).

23) On a ici encore un rapport complexe, au point de vue linguistique, à l'AT. Le nom *Penouel* est en fait traduit et non translittéré en Gn 32, 31-32 : *Eidos Theou*, que BA rend par "Forme-visible-de-Dieu". La translittération *Phanouel* apparaît dans les autres passages où cette localité est citée : Jg 8, 8, 9, 17; 1 R 12, 12, 25. C'est donc une sorte d'intertextualité bilingue que le texte élabore en cette occurrence. En ignorant le sens de l'hébreu sous-jacent et la référence à Gn 32, le lecteur non-hébraïsant peut cependant être amené par d'autres voies à ce mystère de la face de Dieu : en particulier, comme la suite de l'article le montre, Anne en faction au temple continue la lignée des "quêteuses" de la face de Dieu mentionnées en Ex et 1 S.

femmes, Anne et Myriam, se trouve récapitulé par nos trois femmes, l'expérience des hommes n'est pas laissée de côté⁽²⁴⁾.

Cependant, il y a dans la faction d'Anne au temple, le lieu privilégié où Dieu se manifeste, l'expression d'une tradition proprement féminine d'attente vigilante.

En Ex 38, sont évoqués les travaux effectués pour l'édification du tabernacle conformément aux ordres de Dieu; or, au verset 26 (selon le texte grec que je cite d'abord; TM : 38, 8), le bassin de bronze et son socle sont fabriqués par Moïse "avec les miroirs des femmes en jeûne, qui avaient jeûné à la porte de la tente du témoignage, le jour où (Moïse) l'avait plantée" (trad. B.A.).

L'hébreu donne pour ce verset : "Avec les miroirs des femmes de service qui faisaient le service". Ce "service" est donc précisé dans la LXX : il prend la forme d'un jeûne⁽²⁵⁾. Les raisons de cette abstinence résident peut-être en Ex 33, 4-6 : l'entrée dans la terre promise par Dieu se fera, mais dans une ambiance de deuil. Dieu en effet ne sera pas avec son peuple qui l'a trahi en adorant le veau d'or⁽²⁶⁾. L'autre mention du service des femmes à l'entrée du sanctuaire (qui est en cette occurrence le temple de Silo) se trouve en 1 R 2, 22. Cette fois, elle n'existe que dans le TM, la LXX n'en dit rien. On peut noter que cette évocation de la liturgie féminine intervient à la fin de l'histoire d'Anne, la mère de Samuel⁽²⁷⁾.

24) Ce début de Lc témoigne du passage de l'AT au NT, mais il suggère aussi une réconciliation possible entre hommes et femmes et leurs expériences respectives de Dieu. Toutes concourent en effet à la rencontre du Dieu vivant et agissant, et ne sauraient être l'appanage exclusif des uns ou des autres.

25) Ex 38, 26 contient les deux seules occurrences du vocabulaire du jeûne dans le Pentateuque. Cela renforce les liens qui existent entre notre passage de Lc et les livres de la *Genèse* et de l'*Exode*, y compris sous leur forme grecque.

26) Voir note *ad hoc* BA 2, pp. 368-369.

27) Comme souvent, le TM et la LXX se livrent à une sorte de chassé-croisé d'indications. Si on les prend toutes en compte, il est important de tirer parti de ce jeûne des femmes en faction, élément donné par l'*Exode* grec, qui nous ramène à la vieille prophétesse Anne, et de remarquer que la "liturgie féminine" est liée au temple de Silo, là où se rendait Anne, mère de Samuel, dont nous avons déjà parlé. L'écheveau est serré et certains lieux sont visités avec prédilection.

Ces miroirs abandonnés qui servent à forger un ustensile du culte ne me semblent pas avoir d'abord la signification morale proposée (un signe de pénitence après un péché), mais être plus immédiatement liés à l'expérience de Dieu. Cette expérience se déroulerait alors en deux étapes : 1) Le miroir sert à se regarder. Si l'on sacrifie son miroir, on ne se regarde plus. 2) En se mettant en faction devant le sanctuaire, on attend un autre visage, un autre regard sur soi : celui de Dieu qui se manifeste dans son sanctuaire, ou bien on cherche à se voir en tant que vu par Dieu.

Revenons à Anne. Elle est au temple dans le jeûne, comme les femmes de l'ancien Israël⁽²⁸⁾. Mais elle est aussi fille de Phanouel, la "Face de Dieu". Notre texte pourrait suggérer un lien entre l'antique liturgie des femmes qui ne se regardent plus elles-mêmes, et le lieu où l'on voit une autre face que la sienne propre, le lieu de la Face. Anne unirait dans son expérience ce double mouvement qu'un verset de psaume résume : "C'est ta face, Seigneur, que je cherche"⁽²⁹⁾. Dieu est pour Anne cet Autre qu'elle cherche, elle qui depuis fort longtemps n'a plus le vis-à-vis de son époux ("Elle était veuve", Lc 2, 37). En digne fille de Phanouel et en descendante de Jacob, Anne est depuis longtemps sortie du regard réflexif pour se tourner vers Dieu. Son attente ne sera pas déçue. C'est le visage d'un enfant qui lui sera offert. On remarquera les deux verbes qui soulignent bien que sa spiritualité est dégagée de l'ego : sa réaction n'est pas une intériorisation individuelle. Dès l'arrivée de l'enfant, Anne entre dans la relation : elle fait acte de confession à l'égard de Dieu (verbe *anthomologeïn*) et elle parle de l'enfant à ceux qui attendent.

Le fait qu'Anne soit au temple atteste donc que le rôle de vigilance qu'avaient les femmes dans l'ancien Israël, même si ce rôle est peu marqué dans l'AT, reste une réalité vivante. Ici encore, c'est un héritage spirituel qui est assumé. Il s'harmonise bien avec cette importance féminine dans les commencements de Lc. Quand la voix du prêtre Zacharie s'est tue pour un temps, celle de sa femme a retenti avec force. Celle de Marie s'est

28) Le jeûne d'Anne a ceci d'étonnant que sa tribu, Asher, dont on parlera plus loin, est une tribu plantureuse : "Asher, son pain est gras", lit-on en Gn 49, 20, dans les bénédictions de Jacob sur ses fils.

29) Ps 27 (LXX : 26), 8. Ce psaume de David ("Le Seigneur est ma lumière et mon salut") insiste précisément sur l'habitation au temple (v. 4).

fait entendre, alors que l'on n'entendra jamais Joseph; et Anne n'est pas de reste. Après le cantique du vieillard Siméon, elle parle pour diriger les regards vers l'enfant.

"Anne, fille de Phanouel" : les noms mêmes rendent explicite une attitude profonde à l'égard de Dieu. R. Bauckham souligne à quel point le dévoilement de la face de Dieu dans l'AT est une expression de sa grâce⁽³⁰⁾. Parmi plusieurs textes invoqués, on peut citer la célèbre bénédiction sacerdotale de Nb 6, 25-26 : "Que le Seigneur fasse briller sa face sur toi et qu'il te fasse grâce", verset qui met ensemble en hébreu le nom de la face (que l'on a dans Penouel-Phanouel) et le nom de la grâce (que l'on a dans Anne). Le livre de *Tobit* est, pour Bauckham, exemplaire de cette théologie de la face; beaucoup de noms, translittérés de l'hébreu, y mettent en œuvre la racine de la grâce : on trouve Anne, la femme de Tobit, Ananiel (Tb 1, 1), Anael (1, 21). Et la grâce, on l'attend activement en ne détournant pas son visage du pauvre dans le besoin, de façon à ce que Dieu ne détourne pas non plus sa face de qui fait l'aumône (Tb 4, 7b). Ainsi, l'histoire personnelle de la famille de Tobit est-elle le miroir de tout le peuple des exilés qui attendent le retour, et les noms donnés aux êtres forment comme un affleurement social, "administratif" (sanctionné par l'état civil), d'une espérance profonde : appeler des enfants du nom de la grâce, c'est manifester publiquement sa foi que Dieu va agir et sauver⁽³¹⁾.

Bauckham, soucieux de montrer en la prophétesse Anne "un personnage historiquement crédible" et dans son appartenance tribale, dûment notée, "un souvenir historique digne de foi"⁽³²⁾, conclut ainsi ses considérations : "C'est pourquoi, il semble possible que les noms d'Anne et de Phanouel appartiennent à une famille issue de l'exil, profondément marquée par la piété eschatologique du livre de Tobit"⁽³³⁾. La vieille tribu

30) R. Bauckham, op. cit., p. 178-184.

31) Il est curieux - mais qu'en dire ? - que les deux femmes d'Elqana (1 S 1, 2) soient Anne, la mère de Samuel (dont le nom renvoie à la grâce) et Peninna (dont le nom peut renvoyer à la racine exprimant la face).

32) Op. cit., p. 163.

33) Op. cit., p. 184. Plus haut (p. 170), il note : "Un lecteur informé de Lc pouvait facilement voir en Anne le membre d'une famille ashérite, revenue de la diaspora pour vivre à Jérusalem".

d'Asher, au nord d'Israël, touchée par l'exil, aurait développé une aspiration vers le temple dont elle fut éloignée et par sa situation géographique en Israël, et par l'exil qui l'en a rendue pendant un temps plus distante encore. Anne, la bien nommée, présente au temple de Jérusalem, serait alors le témoin d'une espérance familiale et tribale précise.

En cela aussi, Anne serait une Dame de la porte : la notice qui la concerne se situe entre l'histoire "vérifiable", que des indices bibliques et extra-bibliques permettent de fonder ou de rendre plausible, et la mise par écrit d'un sens "spirituel" réputé moins atteignable par l'enquête historique.

Si l'on se tient dans le champ de forces qui se constitue entre les aspects historiques et leur traitement littéraire, on voit s'esquisser, dans la brève évocation particulière d'Anne, une forme du contenu de Lc 1-2 tout entier, que L. Panier a bien mise en lumière : ce que l'on pourrait appeler un "faux parallélisme". Il y a corrélation entre la naissance de Jean et celle de Jésus dans ces deux chapitres, mais pas "redoublement spéculaire" comme certains auteurs l'ont suggéré : «Par son déploiement discursif, le texte échappe au parallélisme et à la forme du 'double'»⁽³⁴⁾.

Anne, à son propre niveau, est celle qui a "traversé le miroir"; l'objet de son attente ne lui est pas totalement connu. Elle quête un visage qui n'est pas le sien, elle cherche autre chose que l'expression d'un désir dont elle maîtriserait parfaitement les modalités et l'achèvement. En cela, son nom est un faux miroir. Si en effet AN-NA est un palindrome en grec, un miroir des lettres, il est aussitôt mis en relation avec Phanouel, la Face de Dieu, qui brise le vertige et les prestiges du parallélisme. De même que Jésus n'est pas un autre Jean "en mieux", de même Anne ne témoigne pas d'un dû, complètement adapté à ce qu'elle attendait, d'une compensation qu'elle avait envisagée depuis longtemps, mais d'un visage inattendu qui répond à son attente, mais aussi la déplace et la dépasse⁽³⁵⁾.

34) Voir en particulier L. Panier, op. cit., pp. 299-310 ("Deux enfants pour une naissance..."); citations : p. 299.

35) C'est, me semble-t-il, ce que dit ailleurs L. Panier (p. 262) en parlant de Jésus : "L'enfant est posé (2, 34 : *idou outos keitai*), il *advient* ou survient en Israël et pour Marie sans être l'objet désiré ou attendu, mais sa 'position' (son événement), en deçà des discours et des attentes qui le donneraient à connaître et à interpréter, instaure ces sujets, articule la vérité de leur désir et révèle pour eux une perte où s'ouvre leur désir".

Nous avons parlé de la tribu d'Anne, Asher, examinons cette donnée en lien avec l'AT.

4. ANNE DE LA TRIBU D'ASHER : LE BONHEUR DU FILS TROUVÉ

4.1. Jérusalem et la Galilée

"De la tribu d'Asher". Cette mention est surprenante : Asher n'est pas une tribu marquante dans la Bible; on parle surtout dans le NT des tribus de Juda (celle dans laquelle Jésus est accueillie), de Lévi (celle d'où Zacharie et Élisabeth sont issus), de Benjamin (celle de Saül, aussi appelé Paul)⁽³⁶⁾. Le territoire d'Asher est éloigné de Jérusalem, dans les collines occidentales de la Galilée.

Le caractère inattendu de l'origine ashérite, galiléenne, d'Anne consonne pourtant avec la localisation de la famille de Jésus. Marie et Joseph habitent un bourg peu connu de Galilée, Nazareth (Lc 1, 26)⁽³⁷⁾. Juste après l'intervention d'Anne, le récit se plaît à montrer Joseph, Marie et l'enfant repartant dans leur région lointaine (Lc 2, 39). Anne, Galiléenne d'origine, est au temple de Jérusalem. Jésus est né à Bethléem, ville de David, il est présenté à Jérusalem, et l'on pourrait s'attendre à ce qu'il y demeure afin de prendre un jour possession "du trône de David son père" (Lc 1, 32); pourtant il partira en Galilée avec ses parents, non sans prolonger mystérieusement un séjour dans la ville du Temple, à l'âge de douze ans, lors d'un pèlerinage annuel qui y a amené sa famille. Le récit de cet épisode suit la présentation de la vieille prophétesse ashérite (Lc 2, 41-50) et la mention du retour à Nazareth (Lc 39-40), et il précède une nouvelle mention de la "descente" à Nazareth (Lc 2, 51). Descentes et montées, pérégrinations des uns et permanence de l'autre : le texte entrelace les mentions de lieux et fait ressortir l'attirance que Jérusalem exerce.

36) La revendication d'appartenance à une autre de ces trois tribus est extrêmement rare à l'époque du NT, selon Brown (op. cit., p. 442), qui reprend une remarque de J. Jeremias.

37) Nazareth est sur le territoire de Zabulon; cf la citation d'Is 8, 23ss en Mt 4, 15 : "Terre de Zabulon, terre de Nephtali, route de la mer, pays de la Transjordanie, Galilée des nations...". Thibée, la cité de Tobit, dans le territoire de Nephtali en Galilée est située par rapport à Asher (Tb 1, 1-2).

Il y a comme un jeu subtil entre Anne et la famille de Jésus : celle que l'on imaginerait cachée dans ses collines septentrionales est présente au centre : Jérusalem, le temple; ceux qui sont tout indiqués pour rester dans la proximité de ce centre repartent pour une vie cachée au nord⁽³⁸⁾.

Il conviendrait ici encore d'apprécier de manière plus approfondie cette présence d'Anne à Jérusalem, la relation qu'il y a entre sa permanence affirmée dans la ville sainte et les allers et retours que Jésus y fait avant d'y monter définitivement. Anne illustre déjà, en tant que prophétesse, ce que Jésus dira plus tard (Lc 13, 33) : "Il ne convient pas qu'un prophète périsse hors de Jérusalem"⁽³⁹⁾. Anne se situe dans la lignée des prophètes qui souffrent et meurent dans la ville sainte, même si rien ne nous est dit de sa mort. Mais aussi, elle anticipe la venue de Jésus adulte, en attestant que la place d'un prophète est là où elle est. Elle attire le regard non seulement sur l'enfant, le corps du petit garçon né entre l'Un et l'Autre Testament, mais encore elle montre déjà où sera finalement la place de cet enfant, où il se révélera en tant qu'homme accompli. "Ceux qui attendent la délivrance de Jérusalem" et à qui elle s'adresse en leur parlant de l'enfant n'ont pas seulement à attendre une naissance, mais encore un prophète comme elle qui, comme elle, restera à Jérusalem pour y accomplir une œuvre que lui seul peut mener à bien.

4.2. L'enfant du bonheur

Le nom de la tribu d'Anne résonne dans l'économie de Lc 1-2 et fait ressurgir, en source inattendue, des joies et des douleurs restées suspendues dans l'AT.

À l'origine, qui est Asher ? C'est un des fils de Jacob. Son nom évoque le bonheur. Asher, c'est Macaire (*Makarios*) en grec⁽⁴⁰⁾. L'adjectif *maka-*

38) Même idée d'une cachette concernant Élisabeth. Son époux est prêtre au temple; pourtant, quand elle se voit enceinte, elle va "se cacher" (*periekruben*) pendant cinq mois.

39) Suit alors la célèbre apostrophe à la ville du temple : "Jérusalem, Jérusalem, toi qui tués les prophètes" (v. 34).

40) Cf Felix en latin, Fortuné en français (quoique Fortuné traduirait plus exactement le nom du frère d'Asher, Gad).

rios est du reste l'équivalent attitré de l'hébreu *asher* dans la LXX⁽⁴¹⁾. La première à avoir désigné le bonheur dans ces débuts de Lc, c'est Élisabeth à propos de Marie : "Bienheureuse (*makaria*) celle qui a cru" (Lc 1, 45). Marie a pris ce terme au vol en son cantique, en l'ouvrant à la succession des âges : "Voici en effet qu'à partir de maintenant toutes les générations me diront bienheureuse (*makariouein*)" (Lc 1, 48). Anne, quant à elle, ne prononce pas le mot, mais elle le porte comme nom : elle est de la tribu d'Asher, attestant le bonheur qui s'est attaché un jour à la naissance d'un petit garçon, au point que cet aimable mot est devenu son nom.

Trois témoignent donc du bonheur : Anne qui reçoit ce nom de l'histoire de sa tribu, des générations passées; Marie qui le renvoie désormais, chargé de toute sa plénitude, dans les générations à venir. Élisabeth qui témoigne de ce bonheur et qui en initie le thème dans l'évangile. Dans la trame de l'histoire des hommes, il y a aussi des lignes de bonheur, et c'est un bonheur que de les voir apparaître, de les démêler dans l'écheveau de drames et d'apories dont cette histoire est par ailleurs constituée.

Anne est bien une figure du seuil, un personnage qui assure la jonction : sa présence à Jérusalem lors de la présentation de Jésus au temple assure à la lignée dont elle est issue, inaugurée par Asher son ancêtre, le rayonnement rétrospectif d'un bonheur entrevu. C'est une idée évoquée par le prophète Isaïe, uniquement dans la LXX, que les familles sont heureuses si elles peuvent avoir un délégué à Jérusalem pour la venue du roi sauveur : qu'un seul y soit et il devient une sorte de canal par lequel toute la famille, éloignée dans le temps ou l'espace, reçoit le bonheur. On lit en effet en Is 31, 9 (grec) : "Le Seigneur dit ceci : Bienheureux (*makarios*) celui qui a dans Sion une postérité (ou : un rejeton) et des parents à Jérusalem". Suit immédiatement le début du chapitre 32 rattaché au verset précédent par la conjonction *gar* : "Voici en effet qu'un roi juste régnera..."⁽⁴²⁾.

41) Pour plus de précisions, voir l'article "*Makarios, makarizō, makarismos*", in *TWNT*, Band IV; en particulier "*Makarios in LXX und in Judentum*", pp. 367-369.

42) Bref commentaire de J. Dupont, *Les Béatitudes*, t. II, *La Bonne Nouvelle*, Paris, Gabalda, 1969, p. 336. L'auteur souligne bien la continuité propre au grec : le v. 9 du chapitre 31 est l'introduction de l'oracle suivant (32, 1).

Ce nouveau macarisme, prophétisé de manière générale, peut trouver pour la tribu d'Asher qu'Anne représente à Jérusalem un accomplissement particulier, personnalisé, tout à fait adapté : cette tribu qui porte le nom du bonheur est vraiment bienheureuse grâce à la présence de ce témoin délégué pour tous.

Anne surtout se rapproche de Marie. Asher, c'est le nom d'un petit garçon dont la naissance est bénie et qui est devenu son ancêtre. Or, c'est bien la naissance d'un petit garçon qui est la source du bonheur en Lc 1-2.

Reportons-nous plus précisément à la naissance d'Asher.

Asher naît de Jacob et de la servante de Léa, Zilpa. Zilpa accouche de lui après avoir donné le jour à un autre "porte-bonheur" : Gad (Gn 30, 11). Quand Asher vient au monde, il est adopté par Léa qui proclame (Gn 30, 13) : "Pour ma félicité! car les femmes me féliciteront; et elle l'appela Asher" (trad. B.J.). Voici la traduction qu'en propose la LXX : "Heureuse je suis (*makaria egô*), car les femmes m'estiment heureuse (*makarizousin*). Et elle l'appela du nom d'Aser".

En grec bien entendu, du fait de la traduction, le jeu de mots est perdu entre la béatitude et le nom de l'enfant. On retient cependant qu'il y a un lien entre d'une part ce petit et la tribu dont il sera l'éponyme et d'autre part le nom même du bonheur. Mais surtout, le texte de la LXX éclaire par une intertextualité très précise la mention du bonheur dans le *Magnificat* de la Vierge Marie : "Parce qu'il s'est penché sur l'humiliation de sa servante (*tapeinôsis tês doulês*). Voici en effet qu'à partir de maintenant toutes les générations me diront bienheureuse" (Lc 1, 48).

C'est Léa qui dans un cas prononce la béatitude à propos du bambin que sa servante lui a enfanté. C'est Marie dans le deuxième cas qui proclame la bienfaisance de Dieu et le bonheur qui lui sera reconnu, à elle. Or, elle est bien la maîtresse, elle qui reprend les mots de Léa et qui prend pied dans la succession des générations, mais elle est aussi, par la présentation qu'elle fait d'elle-même, la servante. Elle fait cause commune avec les servantes de l'AT en s'intitulant "servante" (Lc 1, 38 et 48).

Cette double valence se trouve déjà dans l'AT. Quand Marie proclame que "le Seigneur s'est penché sur l'humiliation de sa servante", elle reprend aussi les paroles de Léa elle-même lorsqu'elle accouche de son premier-né, et du premier-né de Jacob, Ruben : "Le Seigneur a vu mon humiliation (*tapeinôsis* dans la LXX). Maintenant mon homme m'aimera" (Gn

29, 32). Léa, la mal aimée, se sentait humiliée parce que sa sœur Rachel lui était préférée⁽⁴³⁾.

4.3. L'attente d'Asher

Asher devient le fondateur d'une tribu qui porte son nom. Examinons-en les premiers représentants. Il a quatre fils et une fille (Gn 46, 17) : "Et les fils d'Asher : Yimnah, Yishwah, Yishwi, Beria et Sérah, leur sœur".

En deuxième position figure donc un certain *Yishwah*. Dans la LXX, le nom est translittéré *Iesoua*⁽⁴⁴⁾. C'est cette liste que reproduit le livre des *Chroniques* (1 Chr 7, 30).

Quand un lecteur de l'évangile, en quête de renseignements sur la tribu d'Anne, se réfère à l'AT sous sa forme hébraïque ou sous sa forme grecque, il trouve donc un nom proche du nom de Jésus. Le *Yishwah* de Gn 46, 17 peut être rapproché en effet de *Yehoshoua*⁽⁴⁵⁾, adapté traditionnellement en Josué, et habituellement translittéré en grec par la LXX en *Iésous*, Jésus⁽⁴⁶⁾.

En Nb 26, 44 dans la liste du peuple établie par Moïse et Éléazar, on trouve une nouvelle mention des enfants d'Asher⁽⁴⁷⁾. Ne figurent cette fois

43) Elle connaît cette humiliation qui était auparavant le propre d'une servante, Agar (Gn 16, 9, 11). Il y aurait -mais c'est une autre histoire- toute une étude à mener sur Marie et Agar à partir de Lc 1-2. Les deux femmes sont des servantes, qui vivent à côté de vieux couples (Abraham-Sara / Zacharie-Élisabeth) dans lesquels la femme, longtemps stérile, accouche sur le tard. Marie et Agar rencontrent toutes deux un ange qui annonce la naissance d'un fils, et les paroles des annonces sont semblables dans les deux cas (Gn 16, 11 / Lc 1, 31), etc.

44) Le manuscrit A (*Alexandrinus*) cependant donne la leçon *Iessai*. Il faut avouer que ce serait une meilleure translittération pour le nom suivant dans la généalogie : *Yishwi*. *Iessai* est en grec le nom du père de David, généralement adapté de l'hébreu en Jessé. Si l'on s'en tient au nom *Iesoua*, il a quelques variantes dans les manuscrits grecs (en particulier *Iessoua*, attesté par les *Vieilles Latines* espagnoles).

45) Le nom Josué en hébreu est lui-même susceptible de plusieurs graphies, parfois très proches du nom du fils d'Asher.

46) Le livre de *Josué* est intitulé dans la BA *Josué/Jésus*, afin de rendre d'emblée l'écho qui naît pour un hellénophone entre le Jésus de l'AT, le continuateur de l'œuvre de Moïse, et le Jésus du NT.

47) Il s'agit, comme Nb 26 le répète, d'une *épisepsis*, un "passage en revue", une

que : Yimnah, Yishwi, Beria. Première particularité : *Yishwah* a disparu. Seconde particularité : bien qu'il s'agisse ici de recenser les hommes âgés de plus de vingt ans, aptes au combat, une femme est mentionnée (Nb 26, 46) : "La fille d'Asher se nommait Sarah"⁽⁴⁸⁾. Dans la LXX, *lesoua*, contrepartie grecque de *Yishwah*, a également disparu en cette occurrence. Quant à la fille, son nom, aussi bien en Gn 46 qu'en Nb 26, est translittéré *Sara*, ce qui la rapproche plus précisément en grec qu'en hébreu de la femme d'Abraham⁽⁴⁹⁾.

Il manque donc un des fils par rapport à la première liste donnée en Gn 46. Un fils perdu dans la tribu d'Asher.

4.4. Sara, fille d'Asher

Dans la généalogie des ashérites, il y a donc une fille dont le nom fait penser à la "fondatrice" d'Israël et pour laquelle aucune descendance n'est donnée. Elle apparaît aussi dans la liste des Nb consacrée, en principe, au dénombrement des mâles. Elle y tient une place alors qu'un des fils d'Asher, qui, lui, devrait être mentionné, a disparu.

sitation". Le verbe *épiskepesthai* est deux fois employé par Zacharie, le père de Jean-Baptiste, en Lc 1, 68 et 78. Le Seigneur visite son peuple, le passe en revue, selon le verset 68, en tant qu'il est "le Dieu d'Israël". Dans l'ampleur de l'accomplissement qui se fait par plusieurs personnes (par exemple la béatitude arrivant et sur Marie, et sur Élisabeth, et sur Anne), il y a quelque chose de ce recensement. C'est Israël qui participe à l'accueil de l'enfant Jésus. C'est, en Anne, la tribu d'Asher qui l'accueille et voit en lui la personne qui répond à son attente. La visitation dont parle Zacharie dès le v. 68 est mise en relation avec la délivrance du peuple (*lutrôsis*). C'est cette même délivrance, (*lutrôsis* Lc 2, 38) qu'Anne annonce à qui veut l'entendre quand elle a vu l'enfant. Ainsi, la scène de recensement de Nb 26 où Dieu ordonne de recenser son peuple peut-elle se trouver d'une certaine manière présente en Lc 1-2 : Dieu récapitule son peuple, le recense et vient répondre à ses attentes.

48) Mention inattendue de femmes également en Nb 33, 26 : un descendant de Manasse n eut pas de fils, mais cinq filles dont la liste est donnée. On comprend dans ce cas que mention soit faite des descendantes; cela rend plus étonnant l'évocation de la fille d'Asher qui a par ailleurs une postérité mâle.

49) Le nom est *Sara* avant qu'il soit changé en *Sarra* à partir de Gn 17, 15 (en hébreu, on passe de *Sarai* à *Sarah*). En Nb 26, 46, plusieurs manuscrits hébreux donnent précisément un nom homonyme de Sarah femme d'Abraham.

Il me semble que l'on peut prendre en compte ces différents éléments pour éclairer le personnage d'Anne en Lc. Cette "Sara" qui veille aux origines de la tribu d'Asher et qui s'inscrit dans la lignée de sa propre grand-mère, Sara, la femme d'Abraham, semble influencer sur Anne, son arrière-petite-nièce, qui vit au temple, veuve et apparemment sans enfant. Ces rapprochements peuvent paraître cavaliers. Faisons un détour par la méditation juive pour en rendre compte de manière plus ordonnée.

Sérah-Sara, de la tribu d'Asher, a une grande renommée dans le judaïsme. M. Remaud⁽⁵⁰⁾ lui a récemment consacré une belle étude, en la rapprochant de notre prophétesse Anne qui appartient à la même lignée qu'elle. Il note au début de son enquête⁽⁵¹⁾ : "La tradition juive ancienne a fait de Sérah la mémoire vivante d'Israël et la dépositaire de plusieurs secrets liés à la sortie d'Égypte. Mais elle apparaît dans d'autres contextes : c'est elle, déjà, qui avait révélé à Jacob que Joseph était encore en vie; on la retrouve encore au temps de David, et certaines sources disent même qu'elle est entrée au jardin d'Éden sans goûter la mort".

Parmi bien des éléments relatifs aux traditions merveilleuses concernant Sérah, retenons ceci : elle est liée à Joseph, le fils que Jacob croyait perdu. Elle informe le vieux Jacob que son fils, en dépit des apparences, n'est pas mort et sera retrouvé. Bien plus tard, quand Joseph atteint le terme de sa vie, Sérah est celle qui sait que cette mort contient la promesse d'un avènement ultérieur. En effet, dans ses dernières paroles à ses frères, Joseph dit par deux fois que Dieu les visitera (Gn 50, 24-25). En chacune de ces deux occurrences, la formule employée est le tour intensif en hébreu : le verbe à l'inaccompli précédé de son infinitif ("Visiter, Il visitera"). Lors de cette visitation, Dieu fera remonter d'Égypte la descendance de Jacob vers le

50) M. Remaud, "Prophétesse et fille d'Asher", *Cahiers Ratisbonne* 1, 1996, pp. 31-46. L'auteur donne dans cet article beaucoup de documentation de première main tirée des textes talmudiques, haggadiques... Il ne cite cependant pas un article paru quelques années auparavant et qui attire déjà l'attention sur Anne et suggère un éventuel rapprochement entre elle et Sara, fille d'Asher. Il s'agit d'une étude de M. Wilcox, "Luke 2, 36-38, 'Anna Bat Phanuel, of the Tribe of Asher, a Prophetess'. A Study of Midrash in Material special to Luke", *The Four Gospels, Festschrift Neirynek*, Leuven, 1992, pp. 1571-1579.

51) Op. cit., p. 32.

pays promis aux pères, et à ce moment, il faudra emporter les ossements de Joseph vers cette terre. Or, d'après une tradition juive, la formule de Joseph est un signe de reconnaissance dont Sérah connaissait le secret. De même que Joseph, fils de Jacob, prononça par deux fois le terme "visiter", de la même façon le rédempteur d'Israël (le *gæl*) sera celui qui par deux fois profèrera ce même mot. Et le rédempteur à venir que le *midrash* a en vue, c'est Moïse.

Le verbe "visiter" en hébreu est *paqad*, que la LXX rend par le verbe *episkeptomai*. Plus précisément, la traduction grecque, pour rendre compte de la tournure d'insistance de l'hébreu, renforce ce verbe par le substantif de la même famille, *episkopè* : "Dieu vous visitera de sa visite". Sérah-Sara est donc une très vieille femme, qui garde l'assurance que certains fils perdus apparaîtront un jour : Joseph n'est pas mort, et quand vient le moment de sa mort, il annonce d'une manière perceptible à la seule Sérah qu'un autre enfant naîtra qui rachètera Israël.

Revenons à notre prophétesse Anne, comme à la digne héritière de sa grand-tante Sérah, c'est-à-dire comme le témoin du rédempteur. Il est intéressant de constater qu'avant l'entrée en scène d'Anne, le mot *episkeptomai*, a bien été par deux fois prononcé. C'est Zacharie, le prêtre, de la même lignée que Moïse, qui l'a proclamé au début et à la fin du *Benedictus* : "Béni soit le Seigneur le Dieu d'Israël qui a visité (*epeskepsato*) et racheté son peuple" (Lc 1, 68). Et "nous visitera (*episkepsetai*) l'Orient qui vient d'en haut" (Lc 1, 78).

Il est vrai qu'Anne n'a pu assister à la proclamation de cette prière de Zacharie. Mais *littérairement*, le mot "visiter" a bien été prononcé deux fois, non dans la bouche du rédempteur qui est encore en gestation, mais dans celle d'un délégué, d'un prêtre, d'un témoin de cette rédemption attendue, qui "prophétise" en ayant été rempli de l'Esprit Saint (Lc 1, 67)⁵².

Le rédempteur, nous avons vu plus haut que l'hébreu l'appelle le *gæl*, terme très important dans le droit biblique. Cette racine hébraïque est habituellement rendue dans la LXX par les mots de la famille de *lutroun*. C'est

52) Zacharie et Anne sont aussi liés par leur présence régulière au temple. Le temple est en quelque sorte le lieu central où la parole inspirée du prêtre est comme entendue par la prophétesse qui y réside.

bien ce vocabulaire qu'utilise Zacharie au début de son hymne : "le Seigneur... qui a visité son peuple et lui a fait rédemption (*lutrôsis*)". C'est aussi le vocabulaire employé à propos d'Anne qui parlait de l'enfant "à tous ceux qui attendaient la rédemption (*lutrôsis*) de Jérusalem" (Lc 2, 38).

Faut-il penser que les traditions mises par écrit bien après le NT, et que nous rapportent M. Remaud, étaient déjà connues dans le judaïsme au tournant de notre ère ? Doit-on croire que le personnage de la fille d'Asher était alors populaire, en tant que dépositaire du secret qui lui permettrait de désigner le rédempteur ? Peut-on affirmer que bien des Juifs pouvaient reconnaître en Anne un accomplissement de la figure de Sérah, son antique parente ? Nous ne pouvons nous prononcer sur ces points. Mais le rapprochement de ces écrits juifs et du personnage d'Anne comme fille d'Asher en Lc mérite d'être noté, à charge pour de plus experts d'en tirer des conséquences.

Ces traditions du judaïsme montrent en tout cas une grande attention aux personnages bibliques : Sérah-Sara, malgré le peu d'informations que l'AT lui consacre, est l'objet de spéculations importantes et colorées. Elles tentent de rendre compte du texte biblique, sans parti pris sur ce qui nous semble important et moins important. L'étrange figure de cette femme qui surgit là où l'on n'attend que des hommes, qui est présente là où son frère fait défaut, suscite les questions.

C'est à ce point que le recours à ces *midrashim* m'intéresse : ils répondent à leur façon aux questions, aux mystères, que le texte biblique contient. Même sans notre détour par ces récits juifs, nous nous serions posé ces questions relatives aux descendants d'Asher. Le lien que je propose, après M. Remaud, entre Anne et Sérah-Sara, témoigne donc davantage d'une rencontre de spéculations nées à la même source scripturaire que d'un jeu obscur d'influences de traditions se développant par elles-mêmes.

Notre prophétesse Anne, si l'on tient compte de ces éléments ashérites proprement bibliques, semble s'inscrire dans une tradition tribale : celle de la fille qui perdure alors que le reste de sa tribu n'a plus beaucoup de rayonnement dans l'histoire et la société.

Un des indices qui appuient la présentation d'Anne comme nouvelle Sérah-Sara, c'est la mention de son âge. On ne comprend pas exactement si quatre-vingt-quatre ans est le temps de sa vie ou de son veuvage. Dans ce dernier cas, sachant qu'elle fut auparavant mariée pendant sept ans, elle

serait plus que centenaire⁽⁵³⁾. Cela rejoindrait alors la tradition de sa grand-tante Sérâh qui fut d'une extraordinaire longévité. "Ils sont sept, lit-on dans les *Abot de rabbi Nathan*, qui ont embrassé l'histoire du monde : Adam a vu Mathusalem, Mathusalem a vu Sem, Sem a vu Jacob, Jacob a vu Sérâh, Sérâh a vu Ahiyya, Ahiyya a vu Élie, et Élie vit et demeure jusqu'à ce que vienne le messie"⁽⁵⁴⁾.

La vieille Anne serait alors, à l'instar de sa parente, une figure de longévité, un jalon sur la route menant au messie⁽⁵⁵⁾. Les traditions sur Sérâh, en relation avec le personnage d'Anne, s'harmonisent alors avec des traditions, bien connues dans le christianisme ancien, concernant la figure du vieux Siméon, lui aussi présenté comme un témoin immémorial du messie⁽⁵⁶⁾. Le texte de Lc serait donc à la croisée des chemins, dans les péripécies consacrées à ces deux vieillards, entre les données scripturaires de l'AT et les *midrashim* juifs et chrétiens que ces mêmes textes ont suscités.

53) Cf. J. K. Elliott, op. cit. Je ne pense pas qu'il y aurait ici une maladresse de Lc, lui qui se présente d'emblée comme un enquêteur précis (*akribôs*, Lc 1, 3). Il n'est pas bien difficile d'être clair en disant résolument soit qu'Anne a 84 ans, soit qu'elle a 84 ans de veuvage. Dans l'indétermination du texte, il y a, me semble-t-il, la volonté de laisser la porte ouverte. On peut la voir comme une femme d'un âge respectable, mais pas fabuleux; on peut aussi voir dans le texte qui la présente la suggestion qu'elle plonge ses racines très profondément dans l'histoire de son peuple et de sa tribu, qu'elle incarne en sa personne un destin collectif qui la dépasse.

54) Cité par M. Remaud, op. cit., p. 40.

55) On remarquera dans la liste mentionnée le rapport entre Sérâh et Jacob. Nous avons vu un rapport du même ordre concernant Anne, appelée fille de Phanouel, c'est-à-dire liée au lieu originaire où Jacob a vu Dieu. On constate aussi que la "généalogie" des transmetteurs est orientée vers le messie et son précurseur Élie. Anne elle-même préside en quelque manière à la manifestation (cf Lc 1, 80) du messie et de son Précurseur. Ce n'est pas Sérâh en personne ni Élie en personne qui viennent désigner le messie, mais Anne, héritière de Sérâh, et Jean qui le précède "avec l'esprit et la puissance d'Élie" (Lc 1, 17). Les éléments merveilleux font place à l'ordre de l'incarnation. Ce sont bien des êtres de chair qui annoncent le Christ, mais incarnant tout un passe humain qu'ils rendent vivant.

56) Voir G. Dorival, "L'histoire de la Septante dans le judaïsme antique", in M. Harl, G. Dorival, O. Munnich, *La Bible grecque des Septante. Du judaïsme hellénistique au christianisme ancien*, Cerf-CNRS, 1988, p. 39 : d'après une antique tradition conservée en arménien, un des traducteurs de l'AT en grec (autrement dit, un des Septante ou Septante Deux) s'appelait Siméon. Traduisant Isaïe, il arriva au célèbre passage

Anne est-elle le témoin du fils perdu et retrouvé ? C'est l'hypothèse que je propose ici. Le Jésus qui est amené au temple fait figure du fils enfin retrouvé de la tribu d'Asher. Ce n'est pas le fils ou le frère d'Anne selon la chair, pas plus que son ancêtre Asher n'était selon la chair le fils de Léa qui s'est pourtant trouvée si "heureuse" de la venue de cet enfant mis au monde par sa servante. Le fils de la servante Marie vient, dans des conditions analogues, combler une absence et une attente, l'attente du fils perdu de la tribu d'Asher, *Yishwah* ou *Iesoua*. Il est à la fois nouvel Asher, en tant que fils de la servante, et nouvel *Yishwah*, en tant que fils annoncé (Gn 46), perdu (Nb 26) et enfin trouvé⁽⁵⁷⁾.

Le fils perdu aux origines de la tribu d'Asher pourrait alors être en quelque sorte le vecteur de l'attente d'Asher. Que peut-on attendre en Asher ? Un fils perdu. Où peut-on le trouver ? Certainement pas dans l'histoire : ce fils n'est pas un être mis de côté par Dieu et qui doit revenir un jour. Pourtant, peut-on admettre qu'un fils se perde définitivement, que cette attente-là soit déçue et doive être laissée comme un vide sans autre forme de procès ? L'attente d'un fils se tourne donc vers Dieu qui peut porter remède à sa manière.

Si cette hypothèse peut être tenue, elle s'harmonise avec les scènes lucaniennes de fils perdus et retrouvés⁽⁵⁸⁾. Au point de vue littéraire d'ailleurs, la brève évocation d'Anne précède l'histoire de Jésus, perdu et retrouvé au temple. Certes, douze ans se sont écoulés depuis la présentation au temple du garçon, mais le texte apparie les deux histoires, constituant ainsi un nouveau point de convergence entre Marie et Anne, entre les destins et les traditions qu'elles représentent.

d'Is 7, 14 : "Et une vierge enfantera". Alors âgé de soixante ans, il aurait reçu le privilège de vivre jusqu'à ce que se produisît cette prophétie qu'il venait de traduire en grec. C'est ce Siméon le Traducteur que toute une partie de la tradition chrétienne a vu dans le Siméon de Lc 2, 25-28. Siméon constituerait donc avec Anne un couple lié par une étonnante longévité. À chacun est donné, dans l'Écriture, la trace d'un corps d'enfant à découvrir un jour.

57) Est-ce aller trop loin que de parler d'une maternité d'Anne ? Une autre prophétesse, Déborah, se présente comme "une mère en Israël" (Jg 5, 7).

58) Jésus perdu, puis retrouvé au temple (Lc 2, 42-50); le fils ressuscité par Jésus de la veuve de Naïm (Lc 7, 11-17); la parabole du fils prodigue (Lc 15, 11-32). Ces trois péripécies sont propres à Lc.

Nous avons vu plus haut l'entrelacement des lieux présentés dans la péripécopie d'Anne, dans la mention du retour à Nazareth et le récit de la "fugue" de Jésus, resté à Jérusalem. Entre la Galilée et Jérusalem, un lien s'est établi. Jérusalem, c'est le lieu où les Galiléens finissent par trouver le fils qu'ils cherchaient : Anne trouve son petit *Iesoua*, Marie et Joseph trouvent leur Jésus, disparu depuis trois jours.

La péripécopie de Jésus perdu puis retrouvé rappelle d'emblée celle d'Anne, mère de Samuel, et des siens : une famille monte à la demeure de Dieu d'année en année pour y assister aux fêtes d'obligation. Et là quelque chose va se passer, privilégiant le rapport entre mère et fils⁽⁵⁹⁾. Dans le cas d'Anne, une mère demande un fils après une très longue attente due à la stérilité; une fois exaucée, elle laissera au temple son fils premier-né conformément au vœu qu'elle avait fait. Dans le second cas, une mère a été comblée dans sa virginité par un fils "premier-né" (Lc 2, 7); elle et son mari pensent rentrer avec lui chez eux, mais il est de lui-même resté au temple.

Le fils qui est donné est toujours l'objet d'une attente. Ceux qui l'attendent depuis longtemps le trouvent enfin, témoin Anne, la prophétesse. Ceux qui l'ont, le perdent un jour et le retrouvent finalement, témoins Marie et Joseph. Chacun à sa manière fait donc l'expérience du fils perdu, attendu et retrouvé.

Tout cela a des implications théologiques et spirituelles qu'il n'est pas question ici d'explorer. Cette idée que Jésus est un fils (c'est le nom que lui donne d'abord l'ange, la première qualification de Jésus dans l'évangile, Lc 1, 31) mène loin dans l'expérience que l'on en fait. Un fils, c'est quelqu'un que l'on a à espérer, à attendre, à perdre, à retrouver. Un fils, cela fait toujours déplacer le lieu de l'attente. Un fils, cela ne s'invente pas : c'est donné. S'imaginer-t-on le posséder ? Il a déjà disparu.

5. CONCLUSION. ANNE : QUAND L'ÉCRITURE DEVIENT CHAIR

Anne porte en sa personne tout un poids d'histoire et d'expérience spirituelle d'Israël. Elle reprend le flambeau des femmes liturgiques qui se te-

59) D. Juel, faisant le rapprochement entre les deux histoires, met l'accent sur la vocation précoce de Samuel et de Jésus (in *Luc-Actes. La promesse de l'histoire*, coll. Lire la Bible 80, Cerf, 1987, pp. 43-44).

naient en faction à l'entrée de la demeure de Dieu (Ex, 1 S); elle renoue avec l'histoire d'une tribu (Gn, Nb); elle perpétue le ministère prophétique des femmes (Ex, Jg, 2 R, Is). Elle incarne aussi la prière d'Israël, faite d'implorations (*deessesin*, Lc 2, 37) et de louange (*anthomologein*, v. 38). Regarder Anne, c'est, en quelque manière, traverser l'Écriture et la voir prendre chair en une personne.

Ses paroles de louange au début de Lc renvoient au début du psautier. Le psaume 1 commence en effet par le nom même d'*asher* : *asherei haish, makarios aner*, "heureux l'homme". Il affirme que ce bonheur réside dans le murmure de la loi du Seigneur "jour et nuit" (Ps 1, 2). "Nuit et jour", Anne, de la tribu d'*Asher*, servait au temple (Lc 2, 37) en priant Dieu⁽⁶⁰⁾.

Ce personnage me semble propre à illustrer le pouvoir du figuratif défini par Fr. Martin, comme "continuité certaine entre le monde et la langue, entre la perception et le discours". Elle nous ramène en effet "vers cet événement liminaire", "vers ce moment perdu du commencement où, sur un corps né d'un autre corps, la langue et la caresse 'maternelles' sont venues ensemble une première fois et y ont signé l'impossible alliance de la chair et de la parole"⁽⁶¹⁾.

Par son nom, Anne, celle qui est "fille de Phanouel", a reçu ce don de faire "sentir" la grâce⁽⁶²⁾. La grâce de Dieu, c'est une fille, une femme, dont le corps issu de la vieille lignée d'*Asher* affirme que l'amour de Dieu ne s'est pas tari. L'antique caresse de Léa recevant le fils de sa servante en proclamant une parole de béatitude a traversé les générations et se retrouve en cette femme, Grâce, Bienheureuse, inlassable quêtuse de la face de Dieu.

Elle me semble avoir cette faculté de laisser elle-même, avec les deux mères, Marie et Élisabeth, un geste qu'une parole accompagne sur le berceau de l'enfant amené au temple. D'avoir eu Anne auprès de lui, dans les premiers jours de sa vie de bébé, Jésus en garde une grâce incomparable, celle que mentionne Lc 2, 40 (juste après l'évocation de la prophétesse) : "La grâce de Dieu était sur lui". Non que l'enfant de Nazareth eût besoin d'une grâce qui lui vienne des hommes, mais il a été comme marqué par

61) Op. cit., pp. 332-333.

62) Elle "conduit la langue au plus près du percevoir", Fr. Martin, op. cit., p. 333.

cette grâce, venue de Dieu et perpétuée dans une famille humaine; il a ainsi scellé dans son corps les dons reçus de son Père et ceux, issus de la même Source, qui ont fait leur chemin à travers "toutes les générations".

Il en va peut-être d'Anne comme de la femme qui vient répandre sur les pieds de Jésus son parfum et ses larmes (Lc 7, 36-50). Cette femme lui donne, avec des gestes et des "produits" humains, l'onction messianique que Jésus a reçue de son Père, lors de son baptême, quand, des cieux ouverts, l'Esprit descendit sur lui (Lc 3, 21-22). Le Fils "Aimé" (*agapètos*, Lc 3, 22), manifesté par le Père, est aussi marqué dans sa chair par celle "qui a beaucoup aimé" (*ègapèsen polu*, Lc 7, 47)⁽⁶³⁾.

Anne met en lumière à sa façon l'importance des paroles et des gestes humains, en tant qu'ils convergent ultimement vers le corps de Jésus. Toutes les histoires dont elle est la dépositaire et l'aboutissement, "l'écrit-ure (les) arrime à la mémoire (de son) corps"⁽⁶⁴⁾. Qu'elle apparaisse, qu'elle parle, et elle nous convie à un voyage dans le temps, vers un passé dont des fragments ont été évoqués dans divers endroits de l'AT. Il s'agit moins alors de faire une enquête, dont le plaisir serait la recombinaison d'un puzzle dispersé à dessein, que d'accepter une écoute patiente qui peut se poursuivre pendant des années de *lectio divina*. Le lecteur n'est pas juge de la pertinence des éléments proposés. Mais tous renvoient à un passé de souffrances et de bonheur dont il s'agit de percevoir la cohérence à la place où ils nous sont donnés.

Anne est là avec tout ce qu'elle est, tout ce qu'elle représente de son passé tribal. Elle a ses attentes, en particulier celle qui concerne la découverte d'un fils. Elle fait en sorte que la nativité ne soit pas seulement le fait de quelques privilégiés dont la présence est seule requise (la mère, le précurseur); elle atteste qu'il existe d'autres attentes, d'autres personnes qui veillent, d'autres vies qui se consomment et qui, d'une certaine manière, ne sont pas moins importantes. Anne nous fait entrer avec elle dans le texte de la nativité et dans le mystère même de l'incarnation. Nous y entrons, à son exemple, avec nos propres attentes, notre propre désir que quelque chose arrive, que quelqu'un se manifeste enfin.

63) Cette figure de la femme oignant les pieds du Christ est-elle une figure "ashérite"? On lit dans la bénédiction sur Asher prononcée par Moïse (Dt 33, 24) : "Il baignera son pied dans l'huile".

64) Fr. Martin, op. cit., p. 335.

Si nous pouvons y entrer aux côtés d'Anne, c'est qu'elle ne se réduit pas à une production typologique ou à un modèle clos sur lui-même de présence près du corps de l'enfant. Le mystère d'Anne, c'est qu'elle contribue éminemment à nouer les fils du texte en une trame extrêmement serrée, mais qu'en même temps, elle laisse une zone inconnue, elle échappe à toute réduction théorique ultime. En cela, elle laisse une place, que nous pouvons prendre à côté d'elle : sa présence n'est pas une omniprésence, elle laisse d'autres façons d'être possibles.

Nous avons constaté son étroite union avec les deux autres femmes qui président aux commencements. Il faudrait faire le même travail en ce qui concerne les hommes. On conjoint d'ordinaire Anne au vieillard Siméon. C'est vrai que l'apparition successive des deux vieillards en lien avec l'enfant Jésus constitue comme les deux volets d'un diptyque, qui n'est pas seulement un parallélisme plat, mais qui tire sa lumière de tout un jeu de contrastes⁽⁶⁵⁾. Dès lors, si Anne constitue une sorte de père de Siméon, elle entre avec lui dans une nouvelle orchestration typologique très riche⁽⁶⁶⁾.

Pourtant, l'enracinement d'Anne dans la terre féconde de l'A.T. ne doit pas faire oublier son étonnant surgissement en Lc 2. "Il y avait Anne, une prophétesse". On serait tenté de traduire : "Il était une fois Anne". Au

65) Bauckham mentionne le fait que Siméon, le Hiérosolymitain, est celui qui voit les nations éclairées par l'enfant, tandis qu'Anne, la Galiléenne, peut-être la descendante de familles d'exilés, est celle qui se centre sur Jérusalem et son temple. On pourrait citer d'autres oppositions qu'il faudrait étudier pour elles-mêmes : le texte donne à entendre les paroles de Siméon, pas celles d'Anne; Siméon, l'homme, a un geste maternel (il prend l'enfant dans ses bras), Anne ne s'approche pas du petit mais va annoncer à d'autres que la délivrance de Jérusalem est arrivée, etc.

66) Disons en deux mots ce qui mériterait une plus longue démonstration : Siméon commence son cantique par ces mots : "Et maintenant, tu laisses aller (*apoluëis*) ton serviteur, Maître (*Despota*)". Or, ce sont les paroles mêmes d'Abraham en Gn 15, 2 (LXX) : "Maître (*Despota*) que me donneras-tu? Je pars sans enfant (*apoluomai ateknos*)". La répétition des vocabulaires et leur conjonction en Lc 2, 29, ajoutées au fait qu'ils sont dans les deux textes prononcés par un vieillard en lien avec un enfant (encore absent ou enfin présent), confirment qu'il y a bien reprise en Lc de ce passage de Gn 15. Siméon accomplit donc pour sa part la figure d'Abraham (le vieillard désolé de ne pas voir de fils laisse place à un vieillard qui voit le salut, dont un enfant porte le nom); Anne qui surgit alors ne fait-elle pas figure de Sara, elle qui a pour grand-mère une Sara que la tradition juive magnifie?

temple elle était présente depuis longtemps, mais dans le texte elle apparaît avec une soudaineté qui préserve son mystère ("À cette heure même, surgissant"). En cela, tout lecteur, tout auditeur est logé à la même enseigne : que l'on soit conscient ou non de tout ce qu'Anne incarne, on constate qu'elle échappe à toute emprise définitive.

C'est pourquoi, un lecteur tout à fait extérieur au monde biblique peut être sensible à cet insaisissable personnage. Anne, c'est d'abord l'inattendue qui n'a pourtant pas été oubliée, celle que l'on aurait pu négliger, mais qui est là quand même. C'est un fait courant que l'on oublie d'inviter tel ou tel à l'occasion des grands événements qui scandent la vie. Il y a toujours la vieille voisine que l'on n'a pas pensé à inviter, le cousin que l'on a oublié de prévenir. Des contes, parfois extrêmement anciens, évoquent souvent un oubli de ce genre lors d'une naissance. La vieille fée non convoquée lors de la naissance de la princesse soumet cette dernière à un sommeil magique qui gagnera aussi tous ses proches. Qu'un prince charmant survienne un jour et le château enchanté s'anime à nouveau.

En Lc 2, la vieille prophétesse est conviée par l'Esprit comme le vieux Siméon à la présentation de l'enfant attendu et inattendu. Personne n'est oublié et le temple s'anime : "l'Astre d'en haut qui vient nous visiter" illumine soudain ceux qui dormaient "dans les ténèbres et l'ombre de la mort" (Lc 1, 78-79). Le fils du roi David que l'on vient présenter au temple n'est pas l'objet d'une malédiction, comme dans la *Belle au Bois Dormant*, à laquelle un autre viendra mettre fin. Il est au contraire le centre de bénédictions croisées et vient lui-même mettre fin à un certain nombre de drames laissés en suspens, et comme endormis.

Anne, la vieille marraine (c'est-à-dire la commère, l'autre mère) est aussi le témoin d'une arrivée longtemps attendue. À la question de l'espérance d'Israël : "Anne, ma sœur Anne, ne vois-tu rien venir ?", "elle parlait de l'enfant à ceux qui attendaient".

Anne, Dame du seuil. Que l'on soit attentif aux paroles déjà données dans l'AT, ou que l'on soit plongé dans une autre culture, avec ses récits et ses légendes, Anne se fait reconnaître et entendre : comme le petit Samuel, le fils d'Anne, elle ouvre pour nous au matin "les portes de la maison du Seigneur" (1 S 3, 15).

Philippe LEFEBVRE

L'HISTOIRE DE NOÉ (Livre de la Genèse, VI, 5 à IX, 28).

Anne PÉNICAUD (CADIR-LYON) présente dans les pages qui suivent le compte rendu du week-end de lecture organisé par l'Association CADIR les 7 et 8 mars 1998. Durant environ sept heures, réparties sur deux jours, trente cinq personnes ont lu ensemble les textes de la Genèse (Livre de la Genèse, VI, 5 à IX, 28) qui évoquent l'Histoire de Noé. Voici, rassemblés ici, les points forts de leur lecture... et quelques remarques plus personnelles inspirées à la rédactrice de ces lignes par l'élaboration de ce travail d'écriture.

1. Bref rappel : qu'est-ce qu'une "lecture sémiotique" d'un texte biblique⁽¹⁾ ?

On peut situer la lecture sémiotique du texte biblique par différence :

- avec l'histoire littéraire, qui s'intéresse avant tout aux conditions de production et d'établissement du texte biblique, conditions étudiées en fonction de données historiques.

- avec une lecture référentielle, qui considère le récit comme une représentation du réel et y recherche les traces d'une histoire des événements et des personnages.

La lecture sémiotique aborde le texte dans une tout autre perspective. Contrairement aux deux approches évoquées ci-dessus, elle a pour règle de "ne pas sortir du texte". Le corollaire de cette règle, c'est une focalisation de l'analyse sur le texte lui-même, abordé par le biais du concept de "figure". Le mot désigne tous les termes qui, dans le texte, peuvent être référés à des éléments de la réalité perçue ou expérimentée au quotidien : on parlera ainsi, dans l'histoire de Noé, des figures de l'espace ou du temps, ainsi que